

LES LUTTES A L'ELDORADO

Je ne voudrais pas donner à la première séance du soi-disant championnat de lutttes que l'Eldorado offre à de trop crédules spectateurs depuis hier soir, plus d'importance qu'elle n'en mérite ; mais il me plaît de dire ici quelle est l'impression qu'elle m'a causée.

En commençant, je ne féliciterai pas notre confrère l'Auto et son représentant M. Lusson, de prêter leur concours à de semblables fumisteries, à ces parodies de manifestations sportives, d'où la sincérité est rigoureusement bannie et où le chiqué — pour employer l'expression courante — règne en maître.

Ceci dit sans vouloir insister plus, il importe de reconnaître l'insignifiance absolue du lot de lutteurs prétendument appelés à disputer les prix affectés aux vainqueurs, alors que les résultats sont connus d'avance des intéressés.

Il faut avoir une forte dose de naïveté pour ajouter foi un seul instant à la régularité de ces lutttes, dont les programmes ont été arrêtés depuis longtemps, et nous serions heureux si les spectateurs ouvraient enfin les yeux et se rendaient un compte exact de la comédie qui se joue devant eux.

Ne serait-ce que pour mieux les édifier, je me fais un plaisir de mettre sous leurs yeux un extrait du journal la Dépêche de Rouen, en date du 2 janvier 1905, qui vient justement de nous parvenir ; j'espère que nos lecteurs sauront s'en imprégner suffisamment pour comprendre qu'on cherche à les duper comme on a voulu le faire des Rouennais, et pour, au besoin, être aussi énergiques que ces derniers afin de pas se laisser impunément monter le coup.

Voici l'article de notre confrère :

« Nous ne donnerons pas les résultats de la seconde partie de la soirée d'hier, les dernières lutttes de la finale ayant amplement démontré que les bruits circulant en ville depuis le commencement du soi-disant championnat étaient on ne peut plus fondés.

« Les impresarios qui ont organisé ces lutttes, ont pu voir à la fin de la soirée d'hier, qu'on ne se moquait pas impunément du public rouennais ; il ont dû s'enfuir sous les huées et les sifflets, et finalement furent obligés d'éteindre les lumières.

« La dernière lutte entre Pons et Raoul le Boucher s'est terminée par un soi-disant accident survenu à ce dernier, mais personne n'a été dupe de cette manœuvre.

« Aussi Pons, le champion français, pourra-t-il se vanter d'avoir eu à Rouen une véritable conduite de Grenoble, et ce n'est que justice.

« Il paraît que le même manège qui vient d'échouer si piteusement à Rouen, va se renouveler à Lyon, d'ici quelques jours. Souhaitons que le public Lyonnais ne s'y laissera pas prendre. »

Quant à moi, puisque les voici à Nice, je souhaite que le public niçois ne s'y laisse pas prendre aussi.

Nous avons affaire à des exploiters du beau sport qu'est la lutte et qui devrait échapper à toute espèce de spéculation basée sur la sottise des gogos.

Il me reste enfin à protester contre l'organisation, dont les détails ne font pas honneur à ceux qui l'ont entreprise.

Quelques sportsmen de Nice, dont j'étais, avaient été sollicités de constituer le jury chargé d'examiner et de solutionner les contestations qui viendraient à se produire.

Il est de fait qu'il fallait un certain dévouement aux choses de sport pour accepter de venir, pendant dix soirées consécutives, remplir ces ingrates fonctions dont le plus clair résultat était de priver ceux qui les remplissaient de leur liberté pendant toute la durée du concours ; nous avons cru devoir accepter, dans l'espérance que tout se passerait régulièrement et de la façon la plus loyale, pour le plus grand bien du sport et dans l'intérêt du public.

Je dois malheureusement constater que l'accueil qui nous a été fait à l'entrée de l'Eldorado n'a pas été des plus engageants ; à la présentation de nos cartes spéciales qui nous avaient été envoyées, un contrôleur grincheux — tel maître, tel valet — nous reçut avec un « Vous pouvez entrer » fort dépourvu d'aménité.

Lorsque la toile tomba sur le dernier numéro de music-hall, nous nous présentâmes MM. C. Coru, René Chapurel, chronométrateur, J. Talma, et moi ; un pompier de service refusa de nous livrer passage, malgré nos fameuses cartes, sous prétexte qu'il n'avait pas reçu d'ordres à notre sujet.

Nous n'insistâmes pas sur le moment, mais la directrice ayant fait lever la consigne pour certaines personnes qui, elles, venaient là pour leur plaisir, nous nous adressâmes, lorsqu'elle revint, à Mme Julia Mallet, en excipant de notre qualité.

La depuis si longtemps gracieuse directrice de l'Etablissement, malgré l'exquise politesse avec laquelle nous l'avions abordée, nous reçut comme des chiens dans un jeu de quilles et avec un sans-gêne frisant tellement l'incorrection que nous n'avions qu'une chose à faire : nous retirer, ce que nous nous décidâmes de faire.

D'ailleurs, il faut avouer que, bien que dûment invités, on ne s'inquiéta pas autrement de nous, et la toile se leva sur une scène emplies de lutteurs sous les armes et de curieux aux places payées ou non, mais sans jury.

L'arbitre n'eut pas l'air de s'en soucier beaucoup et lut un règlement extraordinaire, donnant à l'arbitre tous les droits et une souveraineté absolue sur les lutttes ; quant au jury, pas un mot.

Impossible de mieux démontrer qu'on avait voulu faire jouer aux membres du jury un indigne rôle de complète passivité ; on ne se moque pas impunément des gens.

Je regrette à nouveau que M. Lusson se soit prêté à une pareille manœuvre envers des sportsmen et des confrères ; nous voulons bien admettre qu'il n'y était pour rien ; mais, comme ayant la haute main sur l'organisation de ce fameux championnat qui n'en est pas un, il eut pu empêcher de semblables et regrettables plaisanteries.

Il ressort donc de ce que je viens de dire — et je ne parle pas plus longuement de la façon dont ont été arrêtées les listes des lutttes de chaque journée, sans aucun tirage au sort régulier — que le public est fortement carotté à l'Eldorado ; à lui de ne pas le tolérer

Georges Engasser.